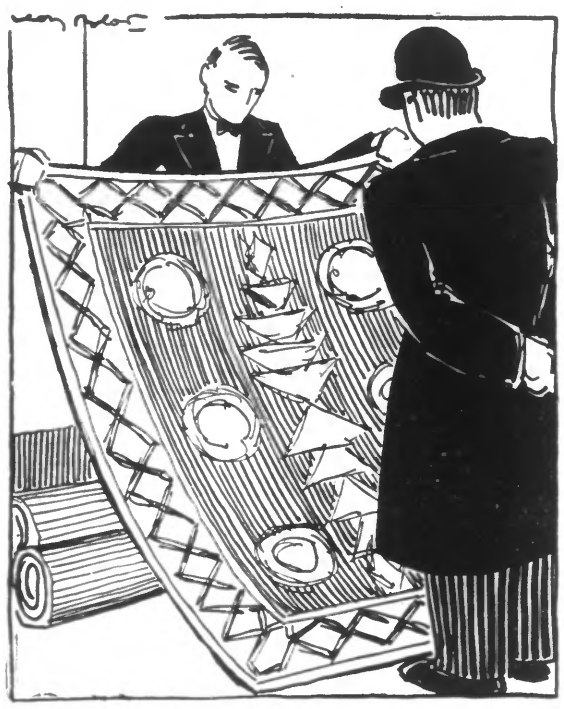
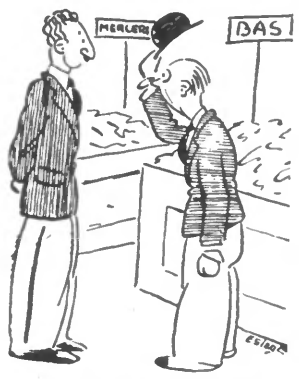


FOIRE-EXPOSITION

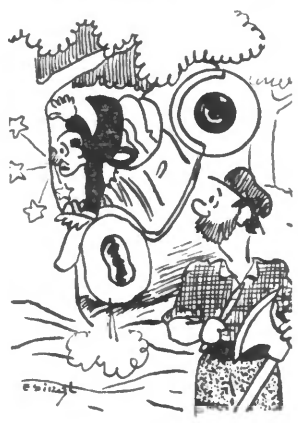
— Très joli, votre tapis d'Orient, mais je voudrais en parler à ma femme, donnez m'en donc un bout d'échantillon...

PREMIÈRE QUALITÉ

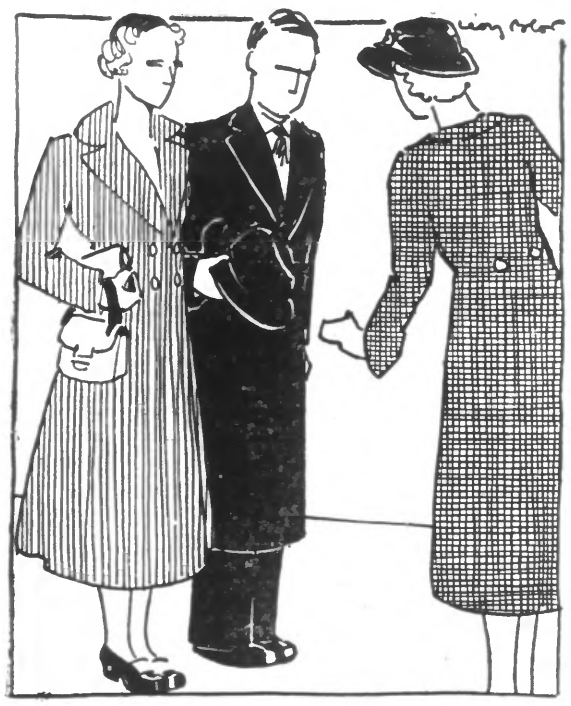
— Il est vraiment très puissant votre aspirateur ; de quelle marque est-il ?...
— « Percepteur »...



— Pardon, Monsieur, le rayon des bagues de fiançailles et alliances ?
— C'est aux articles de fantaisie.
— Ah ! mais, c'est pas de la fantaisie, c'est sérieux !



Le bûcheron. — *Si j'avais été à votre place, j'aurais choisi mon arbre, un peuplier, par exemple, c'est plus tendre...*



PROJETS ET PROJETS

— Faites-vous déjà des projets pour vos vacances ?...
— Oui ! nous hésitons entre divers « châteaux en Espagne », mais nous ferons plutôt ceux de la Loire...

CRISE CHEZ LES ANTHROPOPHAGES

— Le manque de viande devient complètement insupportable !
— Oui, quelque expédition scientifique serait vraiment la bienvenue !

— Il a les nerfs bien malades, il lui faudrait la montagne, mais à une seule condition que vous... vous allicz à la mer !

CONTE GAI

CHAMPION DU BUREAU

Les employés du secrétariat du ministère des Arts décoratifs professaient tous un véritable culte pour les sports. La boxe, en particulier, les séduisait, et ils étaient vingt-trois, qui, deux fois pas semaine, allaient chez le maître Boutel-Hormin, s'exercer dans l'art de lancer des coups de poing. Avec ardeur, ils tapaient sur un sac rempli de sable, pendu au plafond, et échangeaient, en des assauts pleins de fougue, des coups, qui parfois étaient rudes.

L'un des moins adroits parmi ces boxeurs amateurs, était certainement Roland Bichois, le commis principal ; mais comme il était très vaniteux et assez crédule, tous ses collègues s'entendaient, d'accord avec leur professeur, pour lui faire croire qu'il leur était de beaucoup supérieur. Le premier mercredi du mois, chaque élève se plaçait devant le maître Boutel-Hormin, et le nombre de coups qu'il recevait, déterminait son classement. Invariablement, Roland Bichois annonçait seulement deux ou trois « touches », tandis que le plus favorisé de ses camarades en avait toujours une dizaine, et cela lui valait d'être proclamé champion du bureau pour le mois qui commençait.

Ces succès mensuels avaient rapidement accru la morgue naturelle de Roland, qui, convaincu qu'il était doué d'une adresse et d'une force peu ordinaires, devenait d'une prétention extrême...

Un jour, il conta naïvement : « Hier soir, à la fête de Montmartre, j'ai eu envie de me mesurer avec Tom Kead, le boxeur canadien. J'ai assisté à plusieurs de ses assauts, et je crois pouvoir affirmer, sans forfanterie, que j'aurais pu le battre !... Ce qui m'a empêché de le défier, c'est que je n'ai vu personne de connaissance dans le public. Alors à quoi m'aurait servi de triompher de Tom Kead, si j'avais été seul à connaître ma victoire ?... Vous comprenez bien que les mauvaises langues du ministère n'auraient pas manqué d'insinuer que je me vantais ! »

Cette déclaration fit naître dans l'esprit inventif du rédacteur Bellaine, une idée qui eut pour premier résultat de le faire pouffer, et qui, soumise à voix basse à tous les employés du secrétariat, fut fêtée comme une trouvaille miraculeuse.

L'instant d'après, Bellaine se rendait de nouveau auprès de chacun de ses collègues, pour solliciter leur obole en faveur de la « bonne œuvre ». Et tous se montraient si généreux qu'une centaine de francs tombaient dans le chapeau du rédacteur... Seul, le champion du bureau n'avait pas été sollicité. Bellaine avait même profité de ce qu'il était occupé avec le chef de division pour faire sa quête...

Ce jour-là, au lieu de rentrer déjeuner chez soi, Bellaine, qui habitait la banlieue parisienne, envoya à sa femme une dépêche lui disant qu'une affaire le retenait à Paris. Cette affaire devait être, en effet, très importante, car il ne consacra que quelques minutes à son repas, pour se rendre, en toute hâte, à Montmartre, chez Tom Kead. Que raconta-t-il au Canadien ?... Mystère !... Il l'avait pris à part et les compagnons du boxeur ne purent entendre ce qui se disait. Mais ils constatèrent qu'un large sourire illuminait la grosse figure bonasse de Tom. Et ce sourire s'accentua quand, avant de s'en aller, son interlocuteur lui remit cent quinze francs soixante centimes exactement...

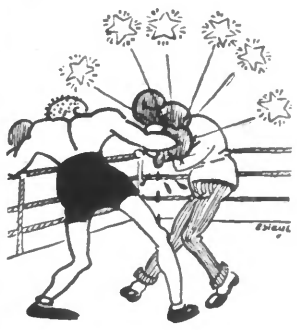
⁂

Dans la baraque de Tom Kead il y a, ce soir, un public particulièrement choisi. Plus de soixante employés du ministère des Arts décoratifs sont assis sur les banquettes. Les vingt-huit commis ou rédacteurs du secrétariat sont là. M. Sosthène Planchut, leur chef de division, flanqué de sa femme et de sa fille, Eve-Marguerite, trône aux fauteuils réservés.

Tout le monde attend avec impatience la rencontre de l'archiviste Tabauchal avec le boxeur canadien, et surtout le match Tom Kead-Roland Bichois. Tabauchal, champion n° 2 du bureau, doit, en effet, se mesurer le premier avec Tom, ce qui enchante absolument Roland, car, connaissant le jeu de son collègue, il pourra se rendre compte de son effet sur le Canadien.

L'instant solennel est arrivé. Mme Tom Kead, d'une voix éraillée par l'abus des boissons alcooliques, annonce : « M. Tom Kead, le célèbre boxeur de Montréal, contre un amateur ».

Un grand silence se fait. Tabauchal escalade, avec souplesse, les marches qui conduisent à la scène, enlève vivement sa veste, serre avec cordialité la main de son adversaire, enfile ses gants de combat et tombe en garde...



Soudain, une grêle de coups formidables s'abattent sur la face du beau Roland...

Une première passe ne donne l'avantage à personne. Mais, à la reprise, l'archiviste, qui paraît très en forme, se précipite sur le Canadien et par un coup formidable au creux de l'estomac le jette à terre. Tom se relève péniblement. Un coup qui l'atteint en plein visage le fait de nouveau chanceler... Le gong, qui annonce le repos, intervient à temps pour l'empêcher de tomber de nouveau.

La pause terminée, les combattants se préparent à continuer, quand une voix retentit dans la salle :

— Assez Tabauchal ! crie Roland Bichois. Si tu l'extermines, je n'aurai aucun mérite à le mettre « knock-out » (1).

La salle applaudit et trépigne. Les employés du ministère rient aux larmes. Tom Kead, qui semble très vexé, interpelle Roland en termes homériques :

— C'est toi, pauvre blanc-bec, pauvre imbécile, c'est toi qui veux me mettre knock-out ?

Le public se tord...

— Oui, monsieur Kead, c'est moi ! riposta Roland Bichois, avec beaucoup de dignité.

Et il va prendre la place de Tabauchal.

Posément, sans hâte, il quitte son élégante jaquette pour mettre une seyante veste d'escrime, qui lui moule le torse. Il donne un tour vainqueur à sa moustache, sourit avec assurance à ses collègues, à M. Planchut et à sa fille, en se disant que s'il avait la bonne fortune de lui plaire, il pourrait devenir l'heureux gendre de son chef de division, et se met en garde...

Tom adopte de suite la défensive, ce qui convainc Roland que son adversaire le craint... Aussi, attaque-t-il avec impétuosité. A sa grande stupeur, tous ses coups sont parés. Mais il n'a pas le loisir de s'étonner longtemps... Le Canadien, en effet, riposte durement et soudain, une grêle de coups formidables s'abattent sur la face du beau Roland. En quelques secondes, il a les deux yeux poches, le nez écrasé, trois dents cassées... Sa figure n'est plus qu'une plaie... Jeté à terre, il a de la peine à se relever, et c'est pour demander grâce...

Roland Bichois a dû demeurer huit jours chez soi, à la suite de cette rencontre. Au retour, il s'est entendu dire, aigrement, par M. Planchut :

— Quand on est aussi maladroit que vous l'êtes, on ne doit pas s'exhiber en public. Mme et Mlle Planchut, qui assistaient à votre rencontre, étaient honteuses pour vous de votre défaite !... Vous avez été parfaitement grotesque !... Allez travailler, monsieur, et tâchez de rattraper le temps perdu.

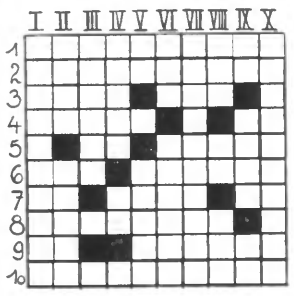
Roland Bichois, le beau commis principal, le champion du secrétariat, a renoncé au noble sport de la boxe...

E.-G. GLUCK.

(1) Hors de combat.

NOS MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 214



HORIZONTALEMENT. — 1. Sortirent en partie de l'eau. — 2. Qui a rapport au midi. — 3. Valeur. Eclos. — 4. Caprices. A Angers. — 5. Préposition. Danse espagnole qui manque d'r. — 6. Pronom inversé. Le principal devoir d'une poule. — 7. Tête d'ébène. Ville forte de l'Est. Note. — 8. Crains. — 9. Possède. Ville d'Italie. — 10. Chemin tracé.

VERTICALEMENT. — I. Utiliserai. — II. Ville de l'Oise. Cède. — III. Instruments de chirurgie. — IV. Querelles brutales. Moitié de parasite. — V. Autour de Gand. Fait comme la poule. — VI. Chiffre allemand. Mettre (vieux mot). — VII. Vendra facilement une seconde fois. — VIII. Ville d'Autriche. Phonétiquement : hissé. Pronom. — IX. Dans l'annuaire. Eclosés. Phonétiquement : peintre français du XIXe siècle. — X. Epouvantée.

SOLUTION DU PROBLÈME N 213

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X
1	A	I	S	E	M	E	N	T	■	A
2	U	N	I	S	■	■	O	U	R	S
3	R	A	N	T	Z	A	U	■	U	S
4	I	C	U	■	O	U	B	L	I	A
5	C	H	O	L	E	R	A	■	N	S
6	U	E	S	■	■	E	■	C	E	S
7	L	V	I	■	M	■	M	A	R	I
8	A	E	T	I	U	S	■	R	■	N
9	I	■	E	N	T	A	M	E	R	A
10	R	E	■	C	I	N	■	N	U	I
11	E	T	R	A	N	G	L	E	E	S

AU CATÉCHISME

A un cours de catéchisme, au village. Le curé à l'un de ses enfants :

— Voyons, Paul, qu'est-ce que la prière ?

Paul met ses doigts dans son nez.

— J' sais pas, Monsieur le curé...

— Vous ne savez pas !... Allons, qu'est-ce que dit votre père quand on apporte le dîner sur la table.

L'enfant avec animation :

— Il dit : « Allons, les enfants, attaquons ! »

LA PRISON VIVANTE

Par Marcelle ADAM

33

— Helas ! murmura Gérard l'indulgence et l'oubli... voilà ce que peut ambitionner pour moi un homme de cette trempe : le Destin a de bizarres erreurs. Je n'étais pas le fils qu'il fallait à un tel père. Non je n'étais pas à sa mesure. Il est trop grand il me dépasse. Jean, à ma place, eût fait d'admirables choses.

Nelly haussa les épaules :

— Elevé dans le luxe, avec la certitude de sa richesse, Jean, peut-être, eût déraillé. Il faut être héroïque pour se livrer aux travaux forcés quand on peut vivre doucement parmi l'opulence.

Après quelques secondes, elle reprit :

— Bref, il faut écarter toute crainte. D'ici deux ou trois semaines, Andelot fera connaître à ton père que tu consens à rentrer en France sous certaines réserves. Nos calculs ont été justes. Notre absence, en se prolongeant, suscitera les pires calomnies. L'honneur des Deltil est en jeu. Il nous appartient de le sauver. Nous ferons la loi.

— A quel prix ! balbutia Gérard.

Il se garda bien d'avouer à Nelly les scrupules dont il était tourmenté. Il s'efforçait de remonter la pente fangeuse au bas de laquelle il était tombé. Y parviendrait-il jamais ? Combien de chutes encore où il s'enliserait ! Quelle lutte stérile ! Il se fit l'effet d'un damné. « Lasciate ogni speranza ».

La jeune femme, devinant sa détresse, se pencha vers lui et le tenta d'un sourire.

— Mais qu'as-tu donc, aujourd'hui ? Nous sommes à la porte du bonheur. Et tu es triste.

Il saisit la petite main aux ongles aigus.

— La porte du bonheur... j'en connais la légende. C'est une porte d'or. Un ange la garde. Mais devant elle un grand pommier a pu pousser ses ramures, parce qu'elle ne s'ouvre jamais ou si rarement...

Nelly fit mine de s'éloigner.

— Adieu, dit-elle, tu n'es pas gai. Tu m'ennuies.

Il lui tendit les bras. Elle s'y jeta.

— Enfin, repartit-il, si l'on tentait de m'arrêter, que me conseillerais-tu ?

— L'évasion, cria-t-elle, l'évasion... si toutefois tu tiens à mon amour.

— Ah ! gémit-il, cet amour me guide. Où serais-je sans lui ?

— Avec les fous, répondit-elle. Songe aux menaces de Pierre Deltil. Les chefs tels que celui-là ont trop d'orgueil pour être tendres. Ils aiment leurs empires, leurs créations, leurs industries dont ils restent l'âme. C'est un idéal comme un autre, après tout. Mais il y faut trop sacrifier.

Quand Gérard eut quitté Nelly, il fut abattu par un morne découragement. Il se sentit chétif et vacillant. Il tentait bien de prendre son vol hors de l'abîme, mais en vain. Ses ailes brisées ne le portaient plus. Il continuerait, certes, à repousser la trahison nouvelle par laquelle il eût pu acheter son salut. Une petite lumière luisait encore parmi les ténèbres. Cependant, il savait bien qu'il n'aurait jamais le courage d'expier le passé par le renoncement de sa vie de paresse et d'amour. D'ailleurs, il était certain d'avoir contracté envers sa maîtresse de rigoureux devoirs. Elle avait su le convaincre de son dévouement. Tant d'autres hommes lui avaient offert un luxe paisible et généreux ! L'argent comptait-il en regard des soucis partagés avec son amant ? Ah ! certes, une telle femme méritait d'être aimée à l'exclusion de tout autre être. Elle méritait d'être récompensée par une gratitude infinie. Pierre Deltil s'obstinerait-il à méconnaître des mérites aussi éclatants ?

Deux jours passèrent. Cet après-midi-là, Gérard, ainsi qu'il en avait coutume, s'aventura dans le jardin du couvent. C'était plutôt un potager et un verger qui, sur ces hauteurs, demeuraient assez stériles. Mais des plantes aromatiques y dégageaient leurs senteurs, des œillets sauvages y poussaient leurs étoiles roses et des chardons argentés y ressemblaient à des astres tombés.

Gérard s'y plaisait. Les jardins de couvent sont imprégnés de silence et de calme. Les fleurs elles-mêmes y semblent revêtues de l'austérité monacale. Ce sont d'humbles fleurs qui ne font pas de toilette pompeuse ; elles ignorent le luxe et les soins profanes ; leurs parfums sont discrets.

Un mur tournait autour de l'enclos, l'isolant du monde. Gérard avait découvert, qu'en un coin, les pierres menaçaient ruine, formant une brèche par laquelle on entrevoyait la vallée où les maisons si petites étaient pareilles à des pierres blanches dans le lit d'un ruisseau desséché. De là, le jeune homme contemplait Pampelune et il cherchait, autour de la cathédrale, à deviner quel toit pouvait abriter Nelly.

Hélas ! en cet instant de la journée, des nuages paraissaient, à mi-hauteur, se livrer bataille, écrasant les villes et laissant le monastère en plein ciel. Les montagnes ouvraient des fissures profondes, comme sous les coups de bélier de cette armée magique qui s'y engouffrait et s'en emparait pour y continuer sa furieuse mêlée.

Gérard se passionnait à ce spectacle. Le petit jardin ruisselait d'une lumière dorée, tandis que les nuées étendaient leur ombre sur la vallée.

« Pauvre Nelly, pensa l'amoureux, comme elle me semble lointaine ! »

Il lui parut qu'il était perdu dans la solitude des sommets. Un monde le séparait de sa bien-aimée.

A pas lents, il se mit à suivre les allées bordées de buis. Et il se prit à envier les moines convers qui, sous ses yeux, travaillaient la terre. Deux d'entre eux sarclaient les simples destinés à la pharmacie du couvent. Afin de se préserver du soleil, sans doute, ils avaient rabattu sur leur tête les capuces des frocs bruns. Gérard s'arrêta pour les regarder.

« Quelles peuvent être leurs pensées ? songea-t-il. Ces hommes sont humbles et leur foi n'est guère compliquée. Ils ont renoncé au monde et à ses vicissitudes. Ils savent que le couvent pourvoira aux nécessités de leur vie. Ils ont fermé derrière eux les portes du passé ; ils ont muré l'avenir. Quelles peuvent être les pensées de ces vivants déjà ensevelis ? »

Et comme le soleil ardait la terre travaillée par les religieux, Gérard sentit croître sa pitié.

— Vraiment, dit-il, vous devez avoir chaud sous cette robe.

Un des moines, alors, se retourna vers lui. Et, sans répondre, il le regarda fixement. Gérard titubа, frappé en plein cœur par ce regard dont il ne pouvait plus se détacher.

« Ah ça ! pensa-t-il, je suis fou ! Ribes ici... sous ce costume !... »

Il tenta de se ressaisir.

« C'est une ressemblance... ou bien je me trompe. Je n'ai vu Ribes que deux ou trois fois, à la Dienne, quand des troubles menaçaient. Je n'aurais pu ensuite décrire ses traits ».

Mais le regard du convers le suivait, s'accrochait à lui, le harponnait en quelque sorte, et Gérard, impuissant, se débattait.

« C'est lui... c'est bien lui. Le Prieur m'a livré... Non content de me repousser, il a préféré s'attirer la bienveillance des puissants qu'il souhaitait trahir ».

Il s'en alla à reculons, toujours suivi par le regard terrible.

« M'ayant extorqué ce que je pouvais

« Mayant extorqué ce que je pouvais dire, cet Allemand me condamne. Pouah !... »

Et il se rappela la légende du loup de Gubbio, à laquelle il avait été fait allusion :

« Les loups sont moins méchants que les hommes. Mais il y fallait le saint d'Assise ».

La peur, qui tenaille les bêtes traquées, le tenait à la gorge. Il suffoquait et son cœur affolé se brisait en lui.

Enfin, il quitta l'enclos. Et il vit que le faux moine, tête nue maintenant, s'apprêtait à le suivre. Il se mit à courir et se trouva dans le cloître où un religieux, les bras en croix, lui barra le passage.

Gérard reconnut le Prieur.

— Vous m'avez vendu ! cria-t-il.

Point de colère sur la face impassible, seulement un sourire dont on n'eût pu définir l'expression.

— Le Christ a dit : « Ne jugez pas », dit le moine de sa voix incolore.

— Ah ! cria Gérard, trêve de paroles hypocrites ! Le Christ, qui chassait les vendeurs du temple, a été trahi par Judas, fait à votre image.

Sans paraître entendre, le moine dit encore :

— Le Christ a dit : « Rendez le bien pour le mal. Si on vous donne un soufflet sur la joue droite, tendez la joue gauche ». Je souhaite votre salut, monsieur Deltil, et je viens vous y aider.

Défiant, Gérard l'observait :

— Que signifie cela ? Vous n'ignorez pas qu'un policier à la solde de mon père est dans votre couvent, sous une robe pareille à celle-ci ?

Du doigt, il désignait le froc du religieux.

— Dieu nous mène, répartit le Prieur. Puis, d'un ton plus rude, il ajouta :

— Il ne faut pas de scandale en cette sainte maison. Je vais vous procurer des moyens de fuite. Dieu décidera de vous.

La colère et le désespoir prêtaient au jeune homme une imprudente audace.

(A suivre.)